

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Immortelle randonnée

|||||||
Compostelle
malgré moi

|||||||

Présenté par Pierre Delandes

*** Club de lecture – Bibliothèque de Seneffe – Mars 2015

« ...En même temps que j'en subissais l'inconfort et que je pressentais les souffrances qu'il me ferait endurer, j'éprouvais le bonheur de ce dépouillement. Je comprenais combien il était utile de tout perdre, pour retrouver l'essentiel. Ce premier soir, je mesurais la folie de l'entreprise autant que sa nécessité et je me dis que, tout bien considéré, j'avais bien fait de me mettre en route... »

Jean-Christophe Rufin a suivi à pied, sur plus de huit cents kilomètres, le "Chemin du Nord" jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Beaucoup moins fréquenté que la voie habituelle des pèlerins, cet itinéraire longe les côtes basques et cantabrique puis traverse les montagnes sauvages des Asturies et de Galice.

"Chaque fois que l'on m'a posé la question : "Pourquoi êtes-vous allé à Santiago ?", j'ai été bien en peine de répondre. Comment expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécu que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? On est parti, voilà tout."

Galerie de portraits savoureux, divertissement philosophique sur le ton de Diderot, exercice d'autodérision plein d'humour et d'émerveillement, *Immortelle randonnée* se classe parmi les grands récits de voyage littéraires¹.

« ...Pour le dire d'une formule qui n'est plaisante qu'en apparence : en partant pour Saint-Jacques, je ne cherchais rien et je l'ai trouvé... »



Jean-Christophe Rufin, né à Bourges dans le Cher le 28 juin 1952, est un médecin, écrivain et diplomate français.

Après le départ de son père, vétérinaire, la mère de Jean-Christophe Rufin part travailler à Paris comme publicitaire.

Elle ne peut l'éduquer seule ; il est alors élevé par ses grands-parents.

Son grand-père, médecin, qui avait soigné des combattants lors de la Première Guerre mondiale, fut, pendant la Seconde, déporté deux ans à Buchenwald pour faits de résistance — il avait caché des résistants en 1940 dans sa maison de Bourges.

Jean-Christophe Rufin a 15 ans lors de la première transplantation cardiaque réalisée par le professeur Christiaan Barnard en 1967. Selon lui, la médecine entre alors dans la modernité et décide de sa vocation.

¹ Présentation de l'éditeur

À 18 ans, il revoit son père par hasard. « *J'avais choisi, à Bourges, le premier dispensaire venu pour me faire faire un vaccin. Une jeune femme qui y travaillait m'a demandé mon nom et a blêmi. C'était ma demi-sœur, elle m'a conduit auprès de notre père. Nos rapports ne furent jamais très bons.* »

Jean-Christophe Rufin a consacré plus de vingt ans de sa vie à travailler dans des ONG au Nicaragua, en Afghanistan, aux Philippines, au Rwanda et dans les Balkans. Il est l'un des pionniers du mouvement humanitaire *Médecins sans frontières*. Il dirige de nombreuses missions en Afrique de l'Est et en Amérique latine. Sa première mission humanitaire est menée en 1976 en Érythrée, alors ravagée par la guerre.

Il y pénètre incognito avec les forces rebelles érythréennes au sein des bataillons humanitaires. Il y rencontre Azeb, qui deviendra sa deuxième femme.

En 1999, il est en poste au Kosovo comme administrateur de l'association Première Urgence, et dirige à l'École de guerre un séminaire intitulé « ONU et maintien de la paix ».

Président d'Action contre la faim (ACF) à partir de 2002, il quitte ses fonctions en juin 2006 pour se consacrer davantage à l'écriture.

Il reste cependant président d'honneur de cette ONG.

Egalement diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, Jean-Christophe Rufin devient, de 1986 à 1988, conseiller du secrétaire d'État aux Droits de l'homme, Claude Malhuret.

Dans le « rapport Rufin » (Chantier sur la lutte contre le racisme et l'antisémitisme), sorti le 19 octobre 2004, il attire l'attention sur l'antisémitisme, qui n'a pas, selon lui, à être fondu dans le racisme ou la xénophobie en général.

Il est membre du comité français de l'association *Human Rights Watch*.

Cette expérience du terrain l'a conduit à examiner le rôle des ONG dans les situations de conflit, notamment dans son premier essai, *Le Piège humanitaire* (1986), un essai sur les enjeux politiques de l'action humanitaire et les paradoxes des mouvements « sans frontières » qui, en aidant les populations, font le jeu des dictateurs, et dans son troisième roman, *Les Causes perdues*.

Ses romans d'aventures, historiques, politiques, s'apparentent à des récits de voyage, la plupart du temps de nature d'historique, ainsi qu'à des romans d'anticipation.

« *J'ai été déformé dans le sens du visuel. [...] Comme le disait Kundera, il y a deux sortes d'écrivains : l'écrivain musicien et l'écrivain peintre. Moi je suis peintre. [...] Quand on écrit, soit on écoute, soit on voit. On ne peut pas faire les deux en même temps.* »

Pour son œuvre littéraire Jean-Christophe Rufin reçoit de nombreux prix dont le prix Goncourt du premier roman pour *L'abyssin* en 1997, le prix Goncourt en 2001 pour *Rouge Brésil* ou le prix Nomad's 2013 pour *Immortelle randonnée*.

Il est élu à l'Académie française le 19 juin 2008 au fauteuil de l'écrivain Henri Troyat.

En septembre 2010, il reçoit la Plume d'Or de la *Société des Auteurs Savoyards*, présidée par Michel Germain, pour l'ensemble de son œuvre.

Est-ce un hasard si, comme vous l'écrivez, « ce chemin [vous] a pris » à ce moment de votre vie ?²

J.-C.R. : Sur l'instant, on ne sait pas trop pourquoi on fait cela. D'autant que, une fois sur le chemin, on est seulement préoccupé par des questions très concrètes : où dormir, quand manger, comment soigner ses pieds... ? Mais avec du recul, oui, je me dis que cette expérience m'a sans doute aidé à passer un cap. Je venais d'avoir 60 ans, un tournant d'âge qui, contrairement aux précédents, m'avait angoissé. Je rentrais du Sénégal, où, pendant trois ans, en tant qu'ambassadeur, j'avais été « Son Excellence », le représentant d'un pays, entièrement tourné vers l'extérieur, entouré de gardes et servi par des hommes en gants blancs. J'ai vécu ce chemin comme un parcours de dépouillement, d'abord subi, puis en prenant peu à peu conscience que c'était cela que je désirais. Je voulais me dépouiller de tout ce dont j'avais pu m'embarrasser ces dernières années, de ces mirages. Compostelle a été, malgré moi, une sorte de rite de passage.

Pourquoi avez-vous quitté la médecine ?

J.-C.R. : Parce que je n'y ai pas trouvé ce que j'en attendais. À l'époque de mon grand-père, la médecine, c'était la littérature, le latin, le grec, elle faisait partie des humanités, non de la science, et je crois que c'est pour cela qu'elle m'attirait. Mais, n'ayant trouvé à l'hôpital ni cette forme d'engagement, ni cette dimension culturelle, je suis allé les chercher ailleurs : dans l'humanitaire et dans la littérature. Mais pas un instant je n'ai renié la médecine. Du moins telle que je la conçois, c'est-à-dire non pas comme un acte purement technique, mais comme une façon de regarder les autres et le monde, d'essayer de le comprendre et de s'y engager.

Je pensais qu'après Compostelle vous seriez définitivement zen et ne feriez plus qu'écrire tranquillement chez vous...

J.-C.R. : Mais écrire ne me suffit pas. Ce n'est pas un métier, pour moi. L'écriture est un complément à la pratique de la médecine ; toutes deux sont des arts du regard. La médecine est un art du regard qui dépouille : on observe l'autre pour n'en voir que les symptômes et l'on met de côté le reste, le paysage, l'émotion, etc. La littérature, au contraire, est l'art du regard qui saisit tous les paysages, toutes les émotions, pour en faire autre chose. On dit que certains aiment écrire, et d'autres, avoir écrit. J'appartiens à la première catégorie. Écrire me rend heureux. Je n'ai aucune ambition sur le style, je ne suis en rien un écrivain novateur, mon seul souci est de raconter une histoire au plus grand nombre. Non pas par mégalomanie, mais parce que, pour moi, cet objectif contraint à l'authenticité, à l'inverse des démarches élitistes. Ce qui est certain, c'est que j'aime les héros solaires. Et, vous savez, c'est étrange le nombre de gens qui viennent me voir pour me dire que l'un de mes livres les a accompagnés à l'hôpital, qu'il les a aidés ou leur a fait du bien. Oui, au fond, quoi que je fasse, je reste médecin.

² Extraits de l'interview de Anne-Laure Gannac, parue en juillet 2013 dans Psychologies magazine « Jean-Christophe Rufin : un athée sur le chemin de Compostelle »